

sible de rendre compte de dix-huit mois de pouvoir gaulliste en oubliant que les impuissances de celui qui le détiennent viennent avant tout des conditions dans lesquelles il a jugé bon de l'accepter des mains de ceux qui, aujourd'hui, le lui contestent. C'est le grand mérite de Pierre Viansson-Ponté d'avoir fait cette démonstration.

P. G.

TÉMOIGNAGE

« Véronique dans l'appareil » par Brigitte Gros

● Une jeune femme idéaliste découvre l'amour... de la politique.

UN roman ? Soit, puisque l'auteur l'affirme. Et sans doute y a-t-il en effet une part d'affabulation dans le récit que Brigitte Gros consacre à cette dure expérience : celle de militante au sein d'un grand parti politique (1).

Que les uns ou les autres s'y reconnaissent ou refusent, au contraire, de s'y reconnaître, peu importe. Si ce ne sont eux, ce sont leurs frères.

Peut-être fallait-il l'œil d'une femme, d'une jeune femme, pénétrant dans l'appareil d'un parti avec l'ardeur des néophytes, pour saisir ainsi sur le vif, dans ses manifestations concrètes, le mélange de bassesse et de dévouement, d'ambition vulgaire et d'authentique idéalisme qui sous-tend toute entreprise politique.

L'héroïne du roman, Véronique, est mariée. Elle a des enfants, elle est heureuse... mais elle veut refaire la France. Et comme elle ne se prend pas pour Jeanne d'Arc, seulement pour une Française éclairée, mais modeste, c'est au service du « parti » qu'elle cherche à mettre son énergie et sa volonté d'action.

Qu'est-ce qu'un parti ? Véronique va le découvrir et le lecteur avec elle. Une sorte de société autonome où se combattent cruellement les appétits et les ambitions de chacun, servis ou desservis tour à tour par l'inertie, le scepticisme ou la sclérose de la piétaille, de ceux qui furent sans doute, eux aussi, de jeunes et ardents militants, mais que le temps et les temps ont transformés en gardiens de musée.

Un reportage coloré

A travers les mésaventures, vivement contées, de Popinière Véronique, c'est la vie stérile de cette petite société qui se révèle, dominée par la personnalité de M. le secrétaire général. A celui-ci, à sa hauteur de vues, à son caractère, l'auteur rend un vibrant hommage. Mais n'est-ce pas précisément à ces vertus que le secrétaire général doit, à la fin, d'échouer face aux habiles du parti ?

Le récit de Brigitte Gros est de nature à faire réfléchir beaucoup de ceux qui veulent « faire quelque chose » et qui souhaitent exercer une action politique individuelle au sein d'une action collective.

Ils y découvriront, certes, que la politique étant métier d'hommes, ceux qui l'exercent ne sont pas plus exempts de faiblesses et de vilénies que dans toute autre activité.

Mais ce qui ressort le plus clairement de cette exploration passionnée au cœur d'un parti, c'est qu'à toute action collective, il faut un but et une doctrine. Faute de quoi, un parti n'est plus qu'un agglomérat d'individus qui se disputent des prébendes, présentes ou futures. Il ne reste plus que les faiblesses et les vilénies, au lieu qu'elles soient consumées par le feu d'une foi agissante.

Mais l'auteur, qui se garde des idées générales et qui ne prétend à rien d'autre qu'à une sorte de « reportage » vivant et coloré, laisse au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions.

Ce livre, l'un des premiers qu'une jeune femme consacre à ses relations avec la politique, a en outre le mérite de trancher singulièrement sur la production littéraire féminine de ces dernières années.

Il y est bien question d'amour, mais de cette sorte d'amour qui avait, jusqu'à présent, épargné les femmes et qui se nomme l'amour du pouvoir.

F. G.

(1) Ed. Julliard, 224 p., 9 NF.

ROMANS

« La Plage » de Michel Bernard

● Un début éclatant.

J'AVOUE que Michel Bernard a trouvé l'hameçon le plus propre à m'accrocher par les ouïes ; une longue citation de Michel Leiris, sur laquelle s'ouvre le livre, et qui précise que la littérature, semblable à la taumachie, doit comporter des risques — pas de littérature sans dangers. Peut-être n'était-il pas nécessaire que l'éditeur souligne cette citation d'un trait gras ? Il est vrai que les lecteurs sont si paresseux, ou si rapides...

Manifestement, Michel Bernard (1) n'a pas lu que Leiris, mais Claude Simon, et William Faulkner, c'est-à-dire deux fois William Faulkner. Excellentes lectures, qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes auteurs. L'important est que, pour Michel Bernard, comme pour Claude Simon, l'imitation — selon la formule chère à l'art classique — ne soit pas un esclavage. Cela

Il s'agit apparemment d'un fait divers. Assez sordide. Assez banal. Une « histoire de fesses » dans le milieu fruste, mi-paysan, mi-pêcheur, d'une province fruste, la Vendée, qui est à Bernard ce que les vallées du Mississippi sont à Faulkner. Mathieu, solitaire primitif des bois et des flots, vieux mâle traqué par ses hantises, toujours au bord de la précipitation, du meurtre ou de l'anathème, est le « nègre » de l'histoire. Et semblable climat faulknerien : mélange de violence et de sexualité, et de péché — on parle de bible, de faute, de déjection de l'enfer, de diable, de sainte couronne de flammes. On cerne littéralement l'intrigue, et c'est tant mieux, ce n'est pas elle qui compte — d'autant plus difficilement que les différentes marées du récit sont parfois coupées par le récitatif collectif du village — le « chœur » — tout dont les commentaires, ragots, cancans, explications contradictoires, oublis, confusions, enmailloient les faits de légendes, les transformant en fable.

Ce livre retient. Je crois (quel plus bel éloge ?) qu'il répond au propos de son auteur : sa lecture compromet.

JEAN-LOUIS BORY.

volcanique, qui ne connaissent que la loi du plaisir. Un seul des membres de la famille, Michel, le père de Paolo, fait exception. Avant que Paolo ait atteint l'âge d'homme — mais non pas avant qu'il ait connu ses premières expériences — Michel se suicide, au milieu de l'incompréhension générale. La graine que son exemple a semée dans l'esprit de son fils ne germera que beaucoup plus tard, quand Paolo, après avoir mené à Rome une existence dissolue et angoissée, retrouvera une Sicile privée de ses charmes, où la vision de son propre malheur, à travers celui des autres, le frappera brusquement. Il décide alors de mener une vie pure et se marie. De retour à Rome avec sa jeune femme, il ne peut éviter, pourtant, de succomber à la tentation. Caterina le quitte, provisoirement — du moins l'espère-t-il — et le roman s'arrête là. Une note de Brancati nous apprend que deux chapitres manquent encore, où l'on aurait vu Paolo, saisi par une jalousie malade, se « nouer » de plus en plus, « jusqu'au moment où il sentirait l'aile de l'imbécillité lui effleurer le cerveau ».

Proust et Stendhal

Le châtimement imaginé par l'auteur éclaire ses intentions. Plus encore que le conflit du Bien et du Mal, le combat que décrit Brancati est celui d'une force et d'une faiblesse, d'une force qui se présente pauvre et désarmée, d'une faiblesse qui se pare de tous les charmes de la puissance. L'innocent plaisir que Paolo goûte, au début du livre, avec la petite servante Giovanna, se mue, par une métamorphose progressive, en une recherche harassante et honteuse. L'appétit — cette force sombre, irrésistible que magnifiait D. H. Lawrence — mène ici à la folie l'être qui a accepté de le servir. Et parallèlement — ainsi que le montrent les deux épisodes siciliens — l'univers innocent où régnait la loi du plaisir se dévoile peu à peu comme un univers coupable : de misère, d'exploitation, de mensonge. Ce parallélisme n'a rien de fortuit. Si « Les Ardeurs de Paolo » sont, avant tout, le récit de la lente détérioration d'un individu, leur signification historique apparaît claire. La déchéance de Paolo a valeur de symbole : comme Vaillant dans « La Loi », Brancati a voulu nous rendre sensibles au délire (plus encore qu'à l'injustice) d'une société fondée sur la conquête, où le plaisir des uns suppose le bon plaisir des autres.

Dans la préface longue et un peu embarrassée qu'il a placée en tête du livre de son ami, Moravia signale que Brancati avait passé les dernières années de sa vie à lire Stendhal et Proust. L'influence du premier de ces auteurs sur « Les Ardeurs de Paolo » me semble mince ; celle du second, en revanche, est évidente.

Le roman souffre d'une certaine nonchalance : c'est une succession de scènes brillantes plutôt qu'une œuvre concertée. Le talent satirique de Brancati l'entraîne plus souvent qu'il ne voudrait à se faire le chroniqueur de la société frelatée où évolue Paolo, au lieu d'en être l'entomologiste. Ainsi, la grande réception chez les Ippolito ressemble davantage à la scène des portraits du « Misanthrope » qu'à la soirée chez les Guermantes.

Ces réserves faites, il faut dire que dans de nombreux passages, et notamment dans les scènes qui suivent le retour à Rome de Paolo avec sa jeune femme, éclatent une force, une intelligence, un sens des images et un humour (cet humour supérieur qui est la poésie du romancier et qui éclaire, précisément, les créations d'un Proust ou d'un James) exceptionnel. On peut penser que, dépouillant son ancien personnage de satiriste, Brancati n'aurait pas manqué d'affirmer, dans la suite de son œuvre, cette puissance ample et cruelle, ce charme qui ne doit plus rien aux séductions d'une ironie à fleur de peau. Sa mort prématurée a certainement privé l'Italie d'un grand écrivain.

BERNARD INGAUD.



BRIGITTE GROS. Une exploration passionnée.



MICHEL BERNARD. Un mouvement sinueux.

est vrai pour Simon. Cela est déjà vrai, me semble-t-il, pour Bernard.

Une phrase longue, sinuose, liant dans le même mouvement souple le paysage, l'homme, les objets, les différentes « relances du temps », les différents plans du récit (dialogues, monologue intérieur, description objective) : voilà l'outil avec lequel Bernard, habilement, « appréhende » le monde. Le mouvement de la phrase ressemble à celui-là même de la mer, léchant, couvrant le sable à force d'avancées molles, souples, sinueuses, faites de détours et de repentirs, d'hésitations, de rectifications, de reculs, de renoncements qui précèdent un nouveau flux souple, mou, sinueux, ample, irrégulier — irrésistible. Ainsi progresse le récit. Et la réalité qu'il recouvre est bien cette plage immémorialement couverte, découverte, recouverte par ces faits divers, avec des variantes infinies que l'on peut considérer comme négligeables, de simples détails géographiques ou psychologiques qui ne sont rien en regard des déformations que nous leur imprimons... Plage, théâtre géographique nécessaire de ces marées, de cette histoire qui semble de plus en plus circulaire, cyclique, quoique de manière apparemment indéfinie. Plage, lieu essentiellement ambigu — est-ce déjà la terre, est-ce encore la mer ? Et le style même de Bernard multipliant rectifications et alternatives, raffinant sur la nuance par chapelet d'adjectifs, aboutit grâce à cette quête minutieuse, têtue, de la précision (la patience des vagues grignotant un rivage) à une espèce de flou comparable à celui de certains dessins au trait sans cesse repris.

(1) Ed. Julliard, 208 p., 7 NF 80.

« Les ardeurs de Paolo » par V. Brancati

● Sicile passionnée, Sicile misérable.

« DON JUAN EN SICILE » : ce titre d'un roman qui n'a pas encore été traduit pourrait bien, s'il faut en croire Moravia, caractériser toute l'œuvre de Brancati : satire heureuse et limitée d'un personnage — le bellâtre italien assoiffé de conquêtes — et d'un milieu — la Sicile patriarcale, ensouillée et misérable. Il arrive que l'obsession de Don Juan dissimule un doute sur sa virilité même : « Le Bel Antonio » était l'histoire d'un impuissant. Il arrive aussi que, derrière le décor baroque de Catane ou de Palerme, surgissent ces hommes sauvages à l'émancipation desquels s'est voué Danilo Dolci. Le dernier roman (1), inachevé, de Brancati — qui mourut le 25 septembre 1954, à l'âge de 47 ans — lève le voile sur l'univers mythologique que l'écrivain s'était peut-être trop complaisamment amusé, jusqu'à, à décrire. Œuvre de transition, dont il est significatif qu'elle marque à la fois un renouvellement de l'art de son auteur et le souci d'une plus grande vérité.

Paolo, comme ses prédécesseurs (et comme le titre l'indique) est un homme « ardent ». C'est aussi un Sicilien, descendant d'une grande famille d'aristocrates, femme, à la chair généreuse qu'une religion étroite défend à grand peine contre le démon de la luxure, hommes au tempérament

(1) Ed. Robert Laffont, 385 p., 14 NF 50.

JORGE AMADO SEQUEBES
Gabriela
 fille du Brésil
 best-seller du ROMAN sud-américain